

1940

Casimir SZTUREMSKI

Soldat de l'Armée polonaise

Lettre publiée dans le bulletin trimestriel
Gurs Souvenez-vous, n° 150, mars 2018, p. 12-15

Lettre de Casimir Szturemski (15 juin 2007).

Document provenant des archives de l'ONAC 64 (Office national des Anciens combattants du département des Pyrénées-Atlantiques)

Casimir Szturemski, Polonais naturalisé français, demande dans cette lettre l'attribution de la carte du combattant. Cette lettre est accompagnée d'un dossier contenant une dizaine de pièces qui attestent des activités de Casimir Szturemski pendant la seconde guerre mondiale, et notamment de son action dans la Résistance franco-polonaise à Mirande (Gers).

Nous publions ici l'intégralité de la lettre, en mettant en exergue le passage qui concerne le camp de Gurs.



Casimir Szturemski (2007)

Je vous prie d'excuser certains oublis dans la présentation des événements, vu le décalage de l'époque, à savoir entre 1939 et ce jour de 2007, étant actuellement âgé de 93 ans.

Ceci dit, je reviens à cette époque de 1939. Je me trouvais en France quand les événements se sont produits, étant dans ce pays depuis 1934.

En effet, mes parents résidaient en France depuis 1921. Ils étaient arrivés comme émigrés pour travailler dans les mines de charbon. [*Casimir Szturemski, né en 1914, avait alors sept ans*]. Mes parents m'ont alors envoyé en Pologne pour les études. C'est pourquoi après le baccalauréat (*matura*) je suis venu en France pour continuer mes études. Je me suis inscrit à la faculté de droit à Strasbourg, puis à Lille.

Au moment de la guerre, en septembre 1939, je me suis inscrit comme volontaire dans l'armée polonaise qui se reconstituait en France. J'ai rejoint le centre de l'Armée polonaise à Coëtquidan (Bretagne. Morbihan) le même mois.

Avec mes études supérieures, j'ai été affecté à l'École des officiers et j'ai terminé les premiers cours d'aspirant. Malheureusement, les événements se précipitèrent et notre division,

la troisième, fut envoyée sur le front, région de Rennes. Hélas, l'armée allemande progressait tellement vite que nous étions dispersés.

Moi, avec quelques amis, nous avons pris la direction du midi de la France. Et notamment, les ports de La Rochelle, Rochefort, Saintes, Bordeaux et Bayonne. Malheureusement, nous étions toujours en retard car ces ports ont été bombardés par l'aviation allemande. A Bordeaux, un jeune homme voyant que nous étions de l'Armée polonaise s'est présenté comme étant de la famille Poniatowski (devenu ministre, plus tard, sous Giscard). Il s'est proposé pour nous obtenir des billets pour le bateau. Hélas, au bout de quelques moments, il est revenu nous annoncer qu'il ne pouvait rien faire car le bateau était plein.

C'est pourquoi nous avons été obligés de continuer notre chemin. D'abord à Bayonne, puis à Pau.

A Pau, ici, surprise. A la gare, des camions de CRS nous attendaient. Ils nous ont embarqués pour une destination de nous inconnue. A noter que nous étions environ 90 soldats polonais qui voulaient embarquer soit pour l'Angleterre, soit pour l'Afrique du nord. Hélas, le sort en a voulu autrement. En effet, nous nous sommes rendu compte le lendemain matin que nous étions dans un camp. [Nous pouvons situer avec certitude cet épisode en juin 1940.]

Etant le plus gradé et parlant français, j'ai été choisi pour aller voir le commandant du camp pour avoir des explications concernant notre internement. La visite s'est très bien passée. Le commandant¹ fut très agréable, correct, nous assurant que nous n'étions ici que provisoirement, étant donné que les Allemands sillonnaient les routes et embarquaient toute personne suspecte. Surtout les anciens soldats. Alors, nous avions tout intérêt à être ici. Il a affirmé en même temps que nous étions des amis et que tels nous resterons.

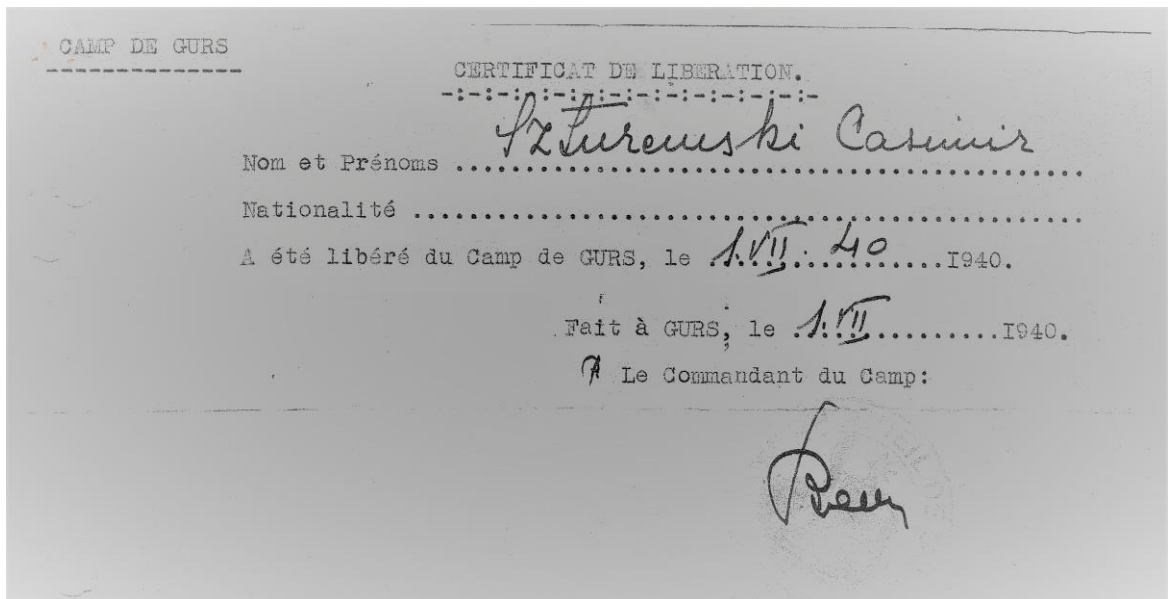
A noter que ce camp comprenait des réfugiés et, en particulier, des femmes juives et des soldats déserteurs de toutes nationalités². D'autant plus qu'à côté de notre camp, se trouvait le camp des femmes. Le commandant nous a laissé l'initiative, vu le nombre que nous étions, d'occuper le baraquement et de nous organiser de façon militaire. Nous avons donc des cuisiniers et nous avons créé une équipe de nettoyage également.

Comme à côté de notre camp, il y avait celui des femmes, nous avons décidé d'augmenter notre état de 90 à 110 et le surplus, nous le passons au camp des femmes pour leurs enfants.

Au bout de quelques temps à 15 jours, nous avons pu quitter le camp, mais seulement nous, soldats polonais, avec un laissez-passer³. La situation en général s'était calmée à la suite de la conclusion d'armistice.

Je précise que le camp s'appelait « camp de Gurs », pas loin de Sainte-Marie d'Oloron, dans les Pyrénées. Le deuxième service que nous avons pu rendre était de convoquer les femmes mariées dans la salle de visite [le parloir] où elles pouvaient retrouver leurs maris, puisqu'au camp elles étaient séparées de leurs maris. De toutes façons, les gardiens ne nous refusaient pas ce service, sachant que nous avions toute liberté de pouvoir circuler » dans le camp et aussi de sortir comme de rentrer⁴.

Moi avec un camarade, nous sommes sortis et nous avons pris la direction de Lourdes, où il y avait la Croix-Rouge polonaise qui s'occupait des soldats dispersés.



Le certificat de libération de Casimir Szturemski, daté du 1^{er} juillet 1940

De là, on nous a envoyé à Caylus (Tarn-et-Garonne), dans un camp militaire, pour être démobilisés par les autorités militaires françaises. De là, j'ai été délégué pour me rendre à Grenoble et prendre contact avec la Croix-Rouge polonaise pour ce qui concerne une aide financière, être sous sa protection, et ensuite aussi me renseigner pour éventuellement une inscription à l'école pour continuer mes études. Munis de ces renseignements, je suis revenu les communiquer à mes camarades à Caylus. Moi-même, pour terminer mon diplôme, je me suis inscrit en 3^{ème} année de droit et j'ai obtenu ma licence en droit.

Ayant terminé mes études, j'ai été contacté par les autorités militaires polonaises pour être muté à l'Organe de Liquidation de l'Armée polonaise en France. C'était en 1941 et j'y suis resté jusqu'en 1945.

Le siège de cet organisme se trouvait à Mirande (Gers). Ma mission consistait à être officier de liaison avec les autorités militaires française, d'aider les soldats polonais à passer en Espagne, au Portugal ou en Afrique du Nord. La situation était très importante, comme le prouvent les certificats reçus, dont les photocopies sont jointes à la présente lettre.

A Mirande, j'ai établi des contacts avec la Résistance locale, comme avec les demoiselles Saucède, Durieux et Larcade (comme les montrent les attestations ci-jointes).

Mon dernier souvenir personnel de Mirande date du 5 juin 1944, lorsque la Gestapo et la Milice française sont venues dans ma chambre et m'ont accusé d'avoir de l'or, des faux papiers, d'appartenir à la Résistance, d'être juif, etc. J'ai pu leur répondre sans hésiter et je leur ai montré un certificat attestant que j'ai contracté le mariage à l'église. Avant de repartir, tout fut recherché dans ma chambre : le lit dessus dessous, les tableaux arrachés des murs, de sorte qu'ils ont laissé la chambre dans un état indescriptible, promettant même de revenir. Le débarquement a eu lieu le lendemain, c'est-à-dire le 6 juin. Ils étaient énervés et toute personne arrêtée était fusillée, une balle dans la tête, et jetée dans le ravin au bord de la route. J'ai échappé belle à ce sort et je ne sais pas encore aujourd'hui à quoi ou à qui je dois cette chance.

A la Libération, mon bureau a été transféré en région parisienne, exactement à La Fouilleuse.

Voici donc le court épisode-souvenir des événements que j'ai pu passer.

Casimir André Szturemski

Metz

Le 15 juin 2007

[Suivent 9 documents de l'époque, parmi lesquels le certificat de libération du camp, de Gurs., reproduit ci-dessus]

¹ Il s'agit du commandant Davergne, héros de la Résistance française dans les années suivantes, qui trouvera la mort en combattant.

² Les « femmes juives » sont celles que l'on a coutume d'appeler les « *Gursiennes indésirables* ». Notons qu'elles n'étaient pas internées alors en tant que juives et que Casimir Szturemski a mêlé ici ses propres souvenirs avec ce qu'il a pu apprendre par la suite sur l'origine de ces femmes. L'allusion aux « soldats déserteurs de toutes nationalités » est plus difficile à expliquer, car il ne demeurerait alors au camp que quelques centaines de volontaires des Brigades internationales et d'Espagnols républicains, en aucun cas des déserteurs. Elle montre en tous cas que les nouveaux venus n'ont eu aucun contact avec les autres hommes internés dans les îlots du fond du camp.

³ Là encore, l'information est approximative puisque plusieurs milliers de femmes quittent le camp début juillet, les accords d'armistice ayant supprimé toute raison à leur internement. Parmi elles, Hannah Arendt.

⁴ Il faut surtout, retenir de ce paragraphe l'extrême confusion régnant au camp pendant le mois de juillet 1940, au cours duquel l'armée française est « démilitarisée » et ses cadres mutés ou mis à la retraite d'office.

Brefs commentaires de Claude Laharie

Ce document est d'une grande valeur historique. Il confirme une rumeur dont nous avons eu connaissance, mais dont nous n'avons jamais pu jusqu'à présent apporter la preuve formelle, celle de présence au camp, pendant l'été 1940, de soldats de l'Armée polonaise.

Le témoignage apporte en outre quelques précisions essentielles :

- le nombre des internés polonais : 90. Même si ce chiffre est rond, il n'y a aucune raison de le remettre en cause

- l'itinéraire de ces soldats entre Coëtquidan et Gurs. Il n'est pas sans rappeler, dans un autre domaine, celui des « indésirables français » transférés de la prison de la Santé à Gurs.
- l'entrevue avec le commandant Davergne, telle qu'elle est décrite ici, semble d'une réelle authenticité

- la description de la confusion administrative du mois de juillet 1940 rejoint parfaitement celles d'autres témoignages connus

- parmi les attestations jointes au dossier figure celle d'Henri Larcade, alias Lartigue, membre du réseau Action R 4 (Pacha), agent P 2 du Mouvement Combat puis MUR, qui « certifie que le nommé Szturemski Casimir, sergent-chef, candidat officier à l'Ecole des EOR de Coëtquidan, a séjourné à Mirande de 1941 à 1945 (...). Par une filière connue, il conduisait les Polonais évadés de Suisse à la frontière espagnole pour les diriger, après un séjour dans la prison espagnole de Miranda, vers Londres. Plusieurs prisonniers français et des réfractaires du STO ont profité, grâce à lui, de cette même filière, en 194 » et 1944. Dans son bureau se tenaient des réunions des membres de la Résistance, où leur étaient communiqués les renseignements qu'il avait récoltés lors de ses nombreuses missions, au péril de sa vie. (...)

Casimir Szturemski. Un héros ordinaire que ce dossier administratif vient sortir de l'ombre...